

vous ont fait enlever de l'asile qu'on vous avait trouvé par un homme à leur solde, lequel, au lieu de vous assassiner comme il en avait reçu l'ordre, préféra vous abandonner dans cette étable de La Palud, après avoir pris soin de vous faire un lit de paille et de foin sur lequel il vous a laissée endormie.

Maintenant Georgette écoutait tout palpitante.

—Pour vous prouver que je suis bien renseigné, continua Forestier, je puis vous dire aussi que cet homme, qui vous a abandonnée à La Palud, avait enlevé avec la lame de son couteau la marque que portait votre linge et qui aurait pu vous faire reconnaître.

—Maman Jacqueline m'a en effet parlé de cela. Mais, monsieur, m'est-il permis de vous demander qui vous êtes ?

—Vous ne devez pas le savoir encore ; mais voyez en moi un homme qui vous est entièrement dévoué.

—Ainsi vous n'êtes pas un membre ma famille ?

—Non, mademoiselle.

—D'où vient donc cet intérêt que vous me témoignez ?

Forestier resta un instant interloqué, puis reprenant vite son assurance, il répondit :

—L'intérêt que vous m'inspirez, mademoiselle Georgette, est tout entier dans les injustices du sort envers vous, dans les manœuvres odieuses dont vous avez été et êtes toujours la victime. A peine entrée dans la vie vous devâtes gênante, et l'on croit s'être à jamais débarrassé de celle à qui l'on a ravi son héritage. Eh bien, non, non ! Vous sortirez de l'ombre, on pénétrera le mystère dans lequel vous êtes restée enveloppée jusqu'à ce jour. Aujourd'hui, mademoiselle, vous êtes sans nom, sans fortune, bientôt vous aurez la fortune et le nom qui vous appartiennent. Car sachez...

—Monsieur, interrompit Georgette avec une singulière gravité, j'ai plus d'une fois réfléchi sur ma destinée et cherché à m'expliquer la cause de mon abandon ; vous venez de parler d'un ennemi de ma famille qui a voulu se débarrasser de moi enfant ; je n'ai donc pas été jetée aux hasards de la vie par un père cruel et une mère dénaturée. Cela me fait du bien au cœur et me console de bien des choses. Monsieur, mon père et ma mère vivent-ils encore ?

—Hélas ! non, mademoiselle, vous êtes orpheline.

Georgette baissa la tête, mais se redressa presque aussitôt, ayant de grosses larmes dans les yeux :

—Il suffit, monsieur, dit-elle ; mon père et ma mère ne sont plus, vous n'avez plus rien à me dire qui puisse m'intéresser.

—Mais, mademoiselle...

—Je n'ai plus rien à savoir, reprit-elle, tout ce que vous pourriez m'apprendre me laisserait fort indifférente. Que m'importe aujourd'hui ce nom de mon père que l'on m'a empêchée de porter ? J'ai celui de Georgette, que ma mère adoptive m'a donné ; oh ! il me suffit bien, allez.

La jeune fille parlait avec une amertume profonde.

—Mais la fortune, mademoiselle, la fortune ! s'écria Forestier.

Georgette secoua tristement la tête.

—Je ne suis pas ambitieuse, monsieur ; je n'ai nul besoin de la fortune.

—Elle est énorme, cette fortune !

—Soit, mais qu'en ferais je ? Je n'en veux pas !

Forestier n'en pouvant croire ses oreilles, regardait sa fille avec stupeur.

—Voyons, mademoiselle, répliqua-t-il, vous ne parlez pas sérieusement.

—Je vous ai fait connaître ma pensée, monsieur.

—Mais vous avez des droits auxquels vous ne pouvez pas renoncer.

Georgette ébaucha un sourire amer et répondit :

—Je ne désire rien, je ne veux rien. Je suis une victime, avez-vous dit, je resterai une victime.

—Mademoiselle, répliqua Forestier, qui ne pouvait deviner ce qui se passait dans le cœur et dans l'âme de Georgette, moi et la personne dont je vous ai parlé, nous voulons vous faire rentrer en possession des biens dont vous avez été dépouillée et, serait-ce malgré vous, nous ferons ce que nous avons résolu. Alors vous ne refuserez pas, vous ne pourrez pas refuser cette grande fortune que nous vous apporterons, que nous mettrons à vos pieds. Non, non, ne serait-ce que pour honorer la mémoire de vos parents, vous ne refuserez pas de rentrer en possession de l'héritage qu'ils vous ont laissé, de prendre le nom de votre père et d'occuper dans le monde la place et le rang qui vous appartiennent.

La jeune fille resta silencieuse ; mais les larmes trop longtemps retenues roulaient sur ses joues et les soulèvements convulsifs de sa poitrine trahissaient la violence de son émotion.

—Mademoiselle, continua Forestier, il y a des coupables dont vous êtes la victime ; je ne vous dis pas : vengez-vous de ces misérables qui, dès le berceau, vous ont poursuivie de leur implacable haine ; mais ils doivent être punis et la punition la plus cruelle à leur infliger est de leur faire rendre ce qu'ils se sont appropriés par le crime. Voilà, mademoiselle, ce que réclame impérieusement la justice et, je le répète, ce que vous devez à la mémoire de votre père et de votre mère.

Georgette passa à plusieurs reprises la main sur son front, et, d'une voix oppressée :

—Monsieur, dit-elle, vos paroles portent le trouble jusqu'au fond de mon âme... Ah ! si vous saviez comme je tiens peu à la vie !

—Je crois comprendre, vous avez une douleur, fit Forestier d'un ton plein de compassion.

—Oui, répondit-elle, une grande douleur ; mais laissons cela. Condamnée à souffrir, à une existence malheureuse, je ne désire et n'ambitionne plus rien ; le meilleur pour moi serait de rester dans l'oubli, dans cette espèce de néant au fond duquel on m'a jetée. Mais vous me parlez de mon père, de ma mère, vous invoquez leur mémoire et me faites comprendre que j'ai des devoirs à remplir envers eux. Eh bien, monsieur, si l'un de ses de-

voirs consiste à rentrer en possession d'une fortune dont on m'a dépouillée, dites-vous, je n'ai plus le droit de m'y refuser.

—Enfin, vous devenez raisonnable !

Georgette laissa échapper un long soupir.

—Que vais-je avoir à faire ? demanda-t-elle.

—Rien pour le moment. Mais, sans perdre de temps, je vais agir, et bientôt je vous reverrai.

—Monsieur, vous ne me dites pas le nom de mon père.

—Je ne peux pas vous le faire connaître encore.

—Pourquoi ?

—Pour plusieurs raisons qu'il ne m'est pas permis de vous expliquer aujourd'hui.

—Ah !

—Sachez seulement que vous êtes née en Espagne.

—Alors, je suis Espagnole.

—Oui, mademoiselle, et vous appartenez à une grande et riche famille espagnole. Ce que je puis vous dire encore, c'est que votre nom de baptême est Thérèse.

—Thérèse, répéta tout bas Georgette.

Si indifférente que fût maintenant la jeune fille à tout ce qui pouvait lui arriver, comme elle l'avait dit elle-même, elle n'en était pas moins un peu éblouie de la perspective qu'on venait de faire luire à ses yeux, et elle aurait pu croire qu'elle était le jouet d'une hallucination. Mais il était là, devant elle, cet homme, cet inconnu qui s'intéressait si vivement à elle. Pourquoi serait-il venu la trouver pour lui faire une aussi étrange révélation, si il n'avait eu qu'à se donner un plaisir de mauvais plaisant ?

Il était très bien, cet homme, et tout en lui inspirait la confiance. Non, il ne pouvait ni se tromper ni la tromper elle-même. D'ailleurs, il n'avait aucun intérêt à vouloir abuser de sa crédulité. Elle devait donc avoir foi en ce qu'il venait de lui apprendre.

Forestier avait achevé de boire sa bière ; il mit une pièce de un franc sur la table et se leva.

—Mademoiselle Georgette, dit-il, tout ce que je pouvais vous apprendre aujourd'hui, vous le savez ; mais le jour viendra où mes révélations seront complétées ; d'ici là, dans votre intérêt et pour ne pas nuire aux démarches que je vais faire, vous ne devez parler à personne de la visite que je vous ai fait ; il faut que ce que je vous ai dit reste un secret entre nous.

—C'est bien, monsieur.

A ce moment, un homme entra dans le café et alla s'asseoir à une table.

—Au revoir, mademoiselle, dit Forestier.

—Au revoir, monsieur.

Et Forestier, qui n'avait vu et ne voyait dans sa fille qu'un instrument de fortune, sortit tranquillement du Faisan-Doré.

Georgette s'était levée, et, après avoir servi le client, elle reprit son ouvrage toute rêveuse.

Elle pensait à bien des choses, la pauvre Georgette, mais bien moins à ce nom qu'on voulait lui donner et à cette grande fortune qu'on avait l'intention de lui rendre, qu'à Paul Lebrun, qui s'était si bien emparé de son cœur qu'elle n'existait plus que pour lui, qu'elle ne voyait plus rien en dehors de lui.

Oh ! elle ne se laissait pas aller à des illusions plus ou moins chimériques ; elle ne songeait guère à bâtir des châteaux en Espagne, ce beau pays qui était le sien, venait on de lui dire.

Les paroles de l'inconnu n'avaient fait naître dans son esprit aucune idée ambitieuse, aucune pensée troublante ; elle redevenait indifférente aux brillantes promesses. Rien ne pouvait dissiper les tristesses de son âme, guérir la plaie saignante qu'elle avait au cœur.

Naguère, elle aurait appris avec joie qu'on avait un nom à lui donner, une fortune à lui faire rendre : à présent, que lui importait cela, quand elle voyait sa vie brisée, sans espoir de bonheur ? Cela, mais n'était-ce pas une nouvelle et cruelle ironie ?

Plus de huit jours s'étaient écoulés et Paul Lebrun n'avait pas reparu ; Paul Lebrun en qui elle avait mis toute sa confiance, heureuse d'avoir trouvé en lui un appui, un dévouement, Paul Lebrun l'avait trompée... Il lui avait menti en lui disant qu'il l'aimait. Et elle avait cru à ses brûlantes paroles d'amour ; et sans défiance, irrésistiblement entraînée vers lui, elle s'était abandonnée à cet impérieux besoin d'aimer qui était en elle. Paul l'avait trompée et, malheureuse qu'elle était, elle lui avait donné son âme tout entière, elle avait mis en lui toutes ses espérances de bonheur et d'avenir. De tout cela, plus rien, plus rien que la blessure inguérissable qu'elle avait au cœur.

Elle n'avait été pour l'artiste qu'un passetemps, il s'était amusé d'elle, elle lui avait servi de jouet !... Elle aurait dû comprendre, deviner qu'il ne l'aimait pas, qu'il ne pouvait pas l'aimer, que ses paroles étaient menteuses. Ah ! si elle avait été folle, il avait été, lui, bien cruel !

Comme on le voit, après avoir vainement attendu Paul afin d'avoir une explication avec lui, Georgette l'accusait, et, cependant, il y avait au fond de son cœur quelque chose qui défendait encore le jeune homme.